



## JUSQU'AU DERNIER

Né à Paarl, Afrique du Sud, en 1958, Deon Meyer est un écrivain de langue afrikaans. Il a grandi à Klerksdorp, ville minière de la Province du Nord Ouest. Après son service militaire et des études à l'université de Potchefstroom, il entre comme journaliste au *Die Volkablad* de Bloemfontein. Depuis, il a été tour à tour attaché de presse, publiciste, webmaster, actuellement stratège en positionnement Internet, et vit à Melkbosstrand. Il est l'auteur de plusieurs romans policiers, dont *Jusqu'au dernier* (Le Seuil, 2001) et *L'Âme du chasseur* (Le Seuil, 2005)

DU MÊME AUTEUR

Jusqu'au dernier

*Le Seuil, 2002*  
et « Points » n° P1072

Les Soldats de l'aube

*Le Seuil, 2003*  
et « Points » n° P1159

L'Âme du chasseur

*Le Seuil, 2005*  
et « Points » n° P1414

Deon Meyer

JUSQU'AU  
DERNIER

R O M A N

*Traduit de l'anglais  
(Afrique du Sud)  
par Robert Pépin*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Dead Before Dying*

ÉDITEUR ORIGINAL

Hodder and Stoughton, Londres

ISBN original : 0340-73917-7

© 1999, by Deon Meyer

ISBN 978-2-0210-8881-6

(ISBN 2-02-048879-5, 1<sup>re</sup> publication)

© Janvier 2002, Éditions du Seuil pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*Tutta la vita è morte*

Giuseppe Verdi



# 1

Dans le silence du dernier après-midi de l'année, il pensait à la mort. Mécaniquement, ses mains fourbissaient son pistolet de service, un Z88. Il était assis au salon, penché en avant dans son fauteuil, toutes les pièces de son arme posées sur la table basse, entre des chiffons, des brosses et une burette à huile. Dans le cendrier, une cigarette expédiait de longues et maigres volutes au plafond. Au-dessus de lui, à la fenêtre, une abeille se tapait dans la vitre avec une régularité monotone et irritante : elle voulait rejoindre la chaleur de l'après-midi au-dehors, là où soufflait un léger vent de sud-est.

Mat Joubert ne l'entendait pas. Son esprit errait sans but entre ses souvenirs de ces dernières semaines, chroniques de mort, son gagne-pain. La femme blanche étendue par terre dans la cuisine, une spatule dans la main droite, son omelette brûlée sur la cuisinière, son sang comme une touche de couleur supplémentaire dans la pièce agréable. Dans la salle de séjour, le gamin : dix-neuf ans, en larmes, 3 240 rands dans la poche de sa veste en cuir, répétant encore et encore le nom de sa mère.

L'homme parmi les fleurs. Souvenir moins pénible – la mort digne. Il se rappela les inspecteurs et les flics en uniforme sur le site industriel, entre les bâtiments gris des usines. Tous en rond, jusqu'aux genoux dans les fleurs qui dressaient leurs têtes jaunes, blanches et orange dans le champ. Age moyen et petite stature, le



corps d'un homme reposait au milieu de ce cercle de représentants de la loi. Une bouteille d'alcool à brûler vide dans une main, face contre terre, le bonhomme. Mais les yeux étaient fermés. Et dans l'autre main il serrait quelques fleurs, déjà fanées. C'était de ses mains que Mat Joubert avait gardé le souvenir le plus vif.

Plage de Macassar, trois personnes. La puanteur du caoutchouc qui brûle et des chairs carbonisées encore dans l'air, flics et médias formant comme une barrière sous le vent contre l'horreur de ces meurtres par supplice du collier<sup>1</sup>. Leurs mains. Comme des serres. Tendues vers le ciel dans un geste de supplication pétrifié, demandant libération.

Mat Joubert était fatigué de vivre. Mais il ne voulait pas mourir comme ça.

Du pouce et de l'index, il glissa les quinze projectiles trapus dans le chargeur, un par un. Le dernier lança un bref éclair dans le soleil de l'après-midi. Il le mit à la hauteur de son œil, serré entre son pouce et son index, et en contempla l'extrémité couleur rouille.

Qu'est-ce que ça ferait si on s'appuyait le bout noir du Z88 tout doucement sur les lèvres et qu'on pressait la détente, lentement, soigneusement, avec respect ? Sentirait-on la balle ? Souffrirait-on ? Des pensées traverseraient-elles encore comme des éclairs les parties intactes du cerveau ? Vous accuseraient-elles de couardise juste avant que la nuit ne vous enveloppe ? Ou bien tout se déroulait-il si vite que la détonation dans l'oreille n'avait même pas le temps d'atteindre le cerveau ?

Il se le demanda. Était-ce ainsi que les choses s'étaient passées pour Lara ?

La lumière s'était-elle éteinte sans même qu'elle sache quelle main était posée sur l'interrupteur ? Ou

1. On passe autour du cou de la victime un pneu arrosé d'essence auquel on met le feu (*NdT*).

bien avait-elle su – et tout vu dans le bref instant entre la vie et la mort ? Avait-elle éprouvé des remords ? Ou ri en se moquant une dernière fois ?

Il ne voulait pas y penser.

Une autre année allait commencer. Déjà l'ère nouvelle faisait naître de bonnes résolutions, des rêves, des projets, de l'enthousiasme et de l'espoir. Mais lui ne bougeait pas.

Demain, au boulot, tout serait différent – le nouveau chef, nommé par le pouvoir politique. On ne parlait que de ça. Ça ne l'intéressait guère. Mort ou vie, il ne voulait plus savoir. Un énième truc à dépasser, à prendre en compte, un énième truc propre à rapprocher davantage du Prédateur suprême, ce n'était rien de plus.

Du plat de la main gauche, il enclencha brutalement le chargeur dans la crosse, comme si la violence pouvait imprimer une autre direction à ses pensées. Puis il remit l'arme dans son étui en cuir, l'huile et les chiffons dans la vieille boîte à chaussures. Il tira sur sa cigarette, souffla la fumée vers la fenêtre. Il vit l'abeille, entendit le bruit de ses ailes qui diminuait peu à peu à cause de l'épuisement.

Il se leva, écarta le rideau en dentelle et ouvrit la fenêtre. L'abeille sentit la brise tiède du dehors, mais partit encore une fois du mauvais côté. Joubert se retourna, ramassa un chiffon gras et tout doucement la fit sortir. Elle fit un instant du surplace devant l'ouverture, puis elle disparut. Joubert referma la fenêtre et tira le rideau.

Il se dit que lui aussi pouvait s'évader. S'il le voulait.

Délibérément, il laissa cette idée s'évanouir à son tour. Mais cela avait suffi à lui faire prendre une décision, brusquement. Il irait au barbecue organisé par ses voisins ce soir. Il y passerait un moment. Pour honorer l'année qui venait de finir.

## 2

La première étape de la renaissance de Mat Joubert fut d'ordre purement physique. Un peu après 7 heures du soir, il traversa la rue bordée d'arbres du quartier petit-bourgeois de Monte Vista et gagna le domicile des Stoffberg. Stoffberg, comme dans « Pompes funèbres de Bellville, Stoffberg et Mordt, directeurs ». « Nous faisons le même boulot, aimait à dire son voisin, mais dans des branches différentes. »

La porte s'ouvrit. Stoffberg le fit entrer. Ils se saluèrent et se posèrent les questions rituelles.

– Les affaires vont bien, Mat. C'est la bonne époque de l'année. A croire que beaucoup s'accrochent jusqu'après les fêtes, dit Jerry en mettant au frigo la bière que Joubert avait apportée.

Le directeur des pompes funèbres portait un tablier proclamant qu'il était « le pire cuisinier de la terre ».

Joubert se contenta de hocher la tête – celle-là, il l'avait déjà entendue – et décapsula la première Castle de la soirée.

La cuisine était chaude et agréable, pleine de rires et d'enthousiasme. Des voix de femmes remplissaient la pièce. Des hommes et des enfants circulaient auprès des femmes qui bavardaient en s'activant. Mat Joubert se faufila dehors.

Conscience et perceptions repliées, comme les antennes

d'un insecte, chaleur et douceur du foyer ne touchaient pas Mat.

Dehors, les enfants se mouvaient comme des ombres à travers des plages de lumière et de ténèbres, regroupés par tranches d'âges, mais unis par la même exubérance pleine d'insouciance.

Dans la véranda, des ados se tenaient dans le difficile no man's land entre l'enfance et l'âge adulte. Joubert les remarqua brièvement à cause des tentatives maladroites qu'ils faisaient pour avoir l'air à l'aise. Ils avaient désobéi. Il se concentra jusqu'au moment où il comprit enfin ce qu'ils essayaient de cacher : les verres posés par terre étaient remplis de substances interdites. Deux ou trois ans plus tôt, il aurait souri en repensant à sa propre adolescence tumultueuse. Là, il se contenta de rentrer encore plus ses antennes.

Puis il rejoignit le cercle des hommes autour du feu. En guise de passeport, chacun avait un verre dans la main. Et tous regardaient l'agneau qui, nu et sans dignité, tournait sur la broche de Stoffberg.

– Putain, Mat, mais qu'est-ce que t'es grand ! s'exclama Wessels, le photographe de presse, lorsque Joubert vint se placer à côté de lui.

– Tu ne savais pas que c'est l'arme secrète de la brigade des Vols et Homicides ? lui lança Myburgh, le patron de la circulation de Bellville, de l'autre côté du feu.

Sa luxuriante moustache s'agitait à chaque mot qu'il prononçait.

Joubert sentit se tendre les muscles de son visage et un sourire mécanique découvrit ses dents.

– Ils s'en servent comme d'un barrage mobile, s'esclaffa Storridge, un homme d'affaires.

Tous rirent respectueusement.

Plaisanteries et remarques étaient lancées de part et d'autre de l'agneau qui grillait, toutes veillant à ne pas réveiller le deuil que Joubert avait subi deux ans aupa-

ravant – fraternel et amical, on essayait, en vain, de ranimer son esprit endormi.

Puis la conversation devint plus calme. Stoffberg retourna la broche et, d'un geste quasi médical, injecta une sauce secrète dans la viande qui brunissait. Sport, blagues à connotation sexuelle, problèmes de boulot. Joubert sortit une cigarette du paquet de Winston qu'il avait dans la poche de sa chemise et en offrit à la ronde. Un briquet s'alluma.

Autour du cercle, on allait et venait. Stoffberg tournait la broche et surveillait la cuisson de la viande. Joubert accepta une deuxième bière, puis alla en chercher une autre un peu plus tard. Dans la cuisine, les activités féminines avaient décliné. Ces dames s'étaient éparpillées dans la salle de télévision voisine.

Dehors, la conversation tournait autour de l'agneau de Stoffberg.

– Pas la peine de lui faire une autre piqûre, Stoff. Il est mort.

– Il faudrait que je bouffe avant le lever du soleil, Stoff. Je dois ouvrir le magasin, demain.

– Tu rigoles ? Ce petit agneau ne sera pas prêt avant février !

– Et à ce moment-là, ça ne sera déjà plus qu'un mouton déguisé en agneau.

Joubert suivait la conversation, sans y prendre part. Il était connu pour être silencieux. Même avant la mort de Lara, il n'avait jamais été très causant.

Les voix des enfants se faisaient plus douces, celles des hommes plus fortes. Stoffberg envoya un émissaire chercher les invités. Le tempo changea. Les femmes appelèrent les enfants, sortirent avec des assiettes chargées de garniture et rejoignirent l'endroit où Stoffberg avait commencé à découper la bête.

Joubert tétait une Castle en attendant son tour. L'alcool lui brouillait les sens. Il n'avait pas faim, mais il man-

gea, par habitude et politesse, assis à une table de jardin, avec les autres hommes.

De la musique se fit entendre à l'intérieur, les ados dansaient le rock. Joubert offrit encore des cigarettes. Des femmes vinrent chercher des hommes pour danser. La musique était de plus en plus rétro, les décibels ne cessaient de monter. Joubert se leva, de façon à ne pas rester seul dehors, et attrapa une autre bière en gagnant la salle de séjour.

Stoffberg avait remplacé les globes ordinaires par des lumières colorées. Les corps se tortillaient dans de sourdes nuances de rouge, de bleu et de jaune. Joubert s'assit à un endroit d'où il pouvait voir les danseurs. Comme pris de spasmes, le petit corps de Wessels tressautait. Il imitait Elvis. Les gestes des ados étaient plus subtils. Alors qu'elle dansait devant une lampe rouge, le corps de la très mince et très jolie épouse de Storridge fut brièvement éclairé par l'arrière. Joubert détourna le regard. Les seins d'Yvonne Stoffberg, la fille de la maison, se balançaient sous un T-shirt moulant. Joubert alluma une autre cigarette.

La grosse femme de Myburgh l'invita à danser une valse à l'ancienne. Il accepta. Elle le guida habilement entre les couples. Lorsque la musique changea, elle lui sourit gentiment et le laissa partir. Il alla chercher une autre Castle. Le tempo de la musique ralentit. Les danseurs étaient étroitement enlacés. On entra dans la dernière phase de la soirée.

Joubert sortit pour aller se vider la vessie. Les lumières du jardin étaient éteintes. Sous ce qui restait de l'agneau, les braises rougeoyaient encore. Il gagna le coin du jardin, se soulagea et repartit en sens inverse. Une étoile filante passa au-dessus du toit de la maison plongée dans le noir. Joubert s'arrêta, regarda le ciel et n'y vit que ténèbres.

– Salut, Mat.

Soudain elle fut là, à côté de lui, ombre de nymphe dans la nuit.

– Je peux t'appeler comme ça, non ? Je ne suis plus une collégienne.

Silhouette tout en jeunes courbes moulées par son T-shirt et son pantalon, elle était éclairée par la lumière de la porte de derrière.

– Bien sûr, dit-il d'un ton hésitant.

Il était surpris. Elle s'approcha, entra dans l'espace protégé de sa solitude.

– Tu n'as pas dansé une seule fois avec moi, reprit-elle.

Il resta figé sur place, incertain de la conduite à tenir, abruti par les sept Castle qu'il avait descendues et les mois d'introspection qu'il s'était infligés. Il croisa les bras, pour se protéger.

Elle posa la main sur son bras. La pointe de son sein gauche lui effleura le coude.

– Mat, dit-elle, en dehors de toi, il n'y avait pas d'hommes, ce soir.

Dieu de Dieu, pensa-t-il, c'est la fille de mon voisin. Il se rappela ce qu'il y avait dans les verres que les ados avaient posés par terre dans la véranda.

– Yvonne...

– Tout le monde m'appelle Bonnie.

Enfin il regarda son visage. Elle avait les yeux fixés sur lui ; brillants, passionnés, qui voulaient quelque chose. Sa bouche comme un fruit mûr, légèrement ouverte. Ce n'était plus du tout une enfant.

Il sentit la peur de l'humiliation le gagner.

Puis son corps lui parla doucement, frémissement qui lui vint et s'en fut, rappelant à son entrejambe les montées du plaisir. Mais sa peur était trop grande. Il ne savait pas si ces choses-là n'étaient pas mortes en lui. Cela faisait plus de deux ans... Il voulut l'arrêter. Il décroisa les bras, pour la repousser.

Elle comprit son geste autrement, se glissa entre ses bras, l'attira et pressa ses lèvres humides contre les siennes. Puis avec sa langue, elle lui ouvrit la bouche ; elle tremblait. Elle se serrait contre lui, seins brûlants contre sa poitrine.

Dans la cuisine quelqu'un appela un enfant, l'excitation que Mat ressentait, l'impression de renaître fut de nouveau brisée par l'inquiétude. Il la repoussa et partit aussitôt vers la cuisine.

– Je te demande pardon, lui lança-t-il par-dessus son épaule, sans trop savoir pourquoi.

– Je ne suis plus une collégienne, Mat, répéta-t-elle.

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix.

Il rentra chez lui comme on fuit, complètement obsédé par sa destination, complètement oublieux de ce qu'il avait laissé derrière lui. Ici et là, des acclamations annonçaient la nouvelle année, des pétards, même une trompette.

Sa maison. Il longea les arbres, les buissons et les plates-bandes de fleurs qu'avait plantés Lara, se battit avec la serrure, fila dans le couloir jusqu'à sa chambre. Le lit où Lara et lui avaient dormi. Sa penderie, vide désormais. Le tableau qu'elle avait acheté aux puces de Green Point. Tout ce qui le maintenait en captivité, tout ce qui surveillait sa cellule.

Il se déshabilla, enfila son pyjama noir, rejeta les couvertures et s'allongea.

Il ne voulait pas y penser.

Mais il sentait encore et encore son incroyable douceur sur son coude, sa langue qui lui entraît dans la bouche.

Deux ans et trois mois après la mort de Lara. Deux ans et trois mois.

Récemment encore, en fin d'après-midi, dans Voortrekker Road il avait regardé jusqu'en haut de la rue. Les parcmètres étaient alignés sur plus d'un kilomètre,



aussi loin que la vue portait, le long de la chaussée droite comme une flèche. Les parcmètres gardaient tout ça aussi fièrement que bêtement et on les vidait à la fin de la journée. Alors, il avait compris que c'était ce que Lara avait fait de lui : un emmerdeur le jour, quelque chose d'inutile la nuit.

Son corps refusait de le croire.

Comme un moteur négligé, il grinçait et toussait, tout rouillé, il essayait de dégripper ses engrenages. Son subconscient se souvenait encore de l'huile qui attend dans le cerveau, des messages chimiques que véhicule le sang. La machine soupira, une petite étincelle s'alluma, une vitesse s'enclencha.

Il ouvrit les yeux et fixa le plafond.

Un virus dans le sang. Il en sentait les premiers symptômes. Ce n'était pas encore un organisme qui grandissait et luttait avec une force propre ; seulement une fièvre lente qui se propageait dans son corps, puis cela devint une vague, une marée qui lava son sang de tout l'alcool qu'il avait ingurgité, qui chassa le sommeil.

Il tourna et vira, se leva pour aller ouvrir une fenêtre. La sueur sur sa poitrine brilla légèrement à la lumière du réverbère. Il se rallongea sur le dos et chercha un remède contre le désir et l'humiliation.

Dans son entrejambe et dans sa tête, c'était la même douleur qui battait.

Ses pensées cédaient au tourbillon, débordaient les garde-fous.

Émotions, désir et souvenirs, tout se mélangeait. Lara. Elle lui manquait et il la haïssait. A cause de la douleur. Dieu qu'elle était belle ! Souple, vive comme le fouet, véritable tempête – allumeuse, traître.

La douceur de son sein contre son coude. La fille de son voisin.

Lara qui l'avait transformé en parcmètre. Lara qui était morte.

Elle était morte.

Dans son esprit, il chercha une échappatoire, il détourna toutes ses idées vers la grisaille sécurisante de la dépression inconsolable à laquelle il avait appris à survivre depuis quelques mois.

Mais pour la première fois depuis deux ans et trois mois, il refusa cette façon d'en sortir. La grande force avait filé dans les roulements à billes, les pistons avaient bougé dans leurs cylindres. La machine avait fait alliance avec Yvonne Stoffberg. Ensemble, elles combattaient la grisaille envahissante.

Yvonne Stoffberg trembla encore une fois dans sa bouche.

Lara était morte. Il glissa vers le sommeil. Duel sans vainqueur, l'expérience était nouvelle.

Quelque part aux abords du sommeil il comprit que la vie voulait revenir. Mais il passa de l'autre côté avant que la peur puisse le vaincre.

### 3

L'inspecteur Benny Griessel appelait le bâtiment de la brigade des Vols et Homicides de Kasselsvlei Road, secteur de Bellville sud, « le Kremlin ».

Benny Griessel était celui qui avait le sens de l'humour, un sens de l'humour forgé par sept années passées à résoudre des affaires criminelles... Quant au passage en revue des affaires en cours qui avait lieu chaque matin dans la grande salle du Kremlin, il appelait ça « le cirque ».

Mais c'était là une remarque cynique qu'il avait faite à l'époque du très ascétique colonel Willie Theal, dont le gros sergent Tony O'Grady avait dit un jour : « Tiens, voilà Dieu ! C'eût pu être moi. » O'Grady avait ri très fort et oublié de préciser que le sarcasme était de Churchill. De toute façon, personne ne le savait.

Ce matin-là, rien n'était plus pareil. Theal, le patron de la brigade, avait pris sa retraite anticipée le 31 décembre et s'appêtait à faire pousser des légumes dans une petite propriété de Philippi.

Pour le remplacer, on attendait le colonel Bart de Wit. Nommé par le ministre de l'Intérieur. Le nouveau ministre de l'Intérieur, qui était noir. A dater du 1<sup>er</sup> janvier, la brigade des Vols et Homicides devait entrer dans la Nouvelle Afrique du Sud. Parce que Bart de Wit était un ancien de l'ANC qui avait rompu avec son parti avant d'accepter le poste. Parce qu'un flic se doit d'être impartial.

Lorsque Joubert entra au Kremlin à 7 h 07 du matin le 1<sup>er</sup> janvier de cette année-là, quarante inspecteurs avaient déjà pris place sur les chaises bleu-gris fournies par l'administration et disposées en un grand rectangle autour de la pièce. On se posait des questions sur le nouveau patron, sur ce Bart de Wit, mais en silence.

Griessel salua Mat Joubert. Le capitaine Gerbrand Vos lui aussi le salua. Les autres continuèrent de spéculer. Joubert alla s'asseoir dans un coin.

A exactement 7 h 15, le général de brigade, en grand uniforme, pénétra dans la salle. Avec, derrière lui, le colonel Bart de Wit.

Quarante et une paires d'yeux le suivirent. Le général de brigade alla se planter à côté du poste de télévision. De Wit s'assit sur l'une des deux chaises vides. Le général de brigade salua et souhaita une bonne année à tout le monde. Puis il entama un discours, auquel les inspecteurs n'accordèrent pas toute leur attention. Connaissance de la nature humaine et aptitude à jauger autrui obligeant, on se concentrait sur le nouveau patron. Leur avenir professionnel lui était lié.

Bart de Wit était petit et maigre. Il avait les cheveux noirs, peu fournis sur le devant et à l'arrière de la tête. Nez en bec d'oiseau, avec une grosse verrue à la frontière qui sépare la narine de la joue. Il n'avait rien d'impressionnant.

Déjà le discours du général (sur le milieu qui changeait, comme la police) touchait à sa fin. Il présenta de Wit. Le nouveau patron se leva, s'éclaircit la voix et frotta sa verrue du bout de l'index.

– Mes chers collègues, dit-il, c'est un grand privilège.

Il avait une voix nasillarde et suraiguë, comme une scie à ruban électrique. Il avait croisé les mains dans le dos. Avec ses épaules bien tirées en arrière, c'était tout son petit corps qui était raide comme un piquet.



COMPOSITION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2003. N° 58023-7 (0000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication